

superlative du chant, le dispute à la prouesse théâtrale. Bref, une très belle production où s'imbriquent harmonieusement musique et théâtre qui nous donne un avant-gout prometteur d'un opéra méconnu qu'on souhaiterait pouvoir entendre prochainement dans son intégralité. Patience et bravo !

**Patrice Imbaud**

## **Un Timbre d'argent décidément onirique**

**Camille SAINT-SAËNS : Le Timbre d'argent. Drame lyrique en quatre actes. Livret de Jules Barbier et Michel Carré. Edgaras Montvidas, Hélène Guilmette, Tassis Christoyannis, Yu Shao, Jodie Devos. Raphaëlle Delaunay. Chœur Accentus. Les Siècles, dir. François-Xavier Roth. Mise en scène : Guillaume Vincent. Opéra Comique.**



Edgaras Montvidas,  
Raphaëlle Delaunay,  
Tassis Christoyannis  
© Pierre Grosbois

Enfin, un coin enfoncé dans une croyance aussi tenace que fausse : Camille Saint-Saëns n'est pas, au théâtre, l'auteur que de *Samson et Dalila* ! Dès sa jeunesse - il a alors trente ans - ne s'est-il pas attelé à un "opéra fantastique", *Le Timbre d'argent*, après qu'il se soit vu refuser le Prix de Rome. Sur un livret que lui souffle Auber. Certes, l'œuvre va connaître un bien curieux destin puisque remaniée de nombreuses fois depuis sa création en 1877 à Paris jusqu'à sa reprise à la Monnaie de Bruxelles en 1914. Depuis lors, plus d'occasion de l'entendre, pas même au disque. Pas une raison pour laisser l'endormie plus longtemps encore ignorée. Car c'est bien là un exemple topique de l'opéra du XIX<sup>ème</sup>, qui multiplie sans vergogne styles et formes au risque de faire grincer des dents les puristes impénitents ! L'Opéra Comique, en collaboration avec le Palazzetto Bru Zane dans le cadre de son festival parisien annuel, vient de la monter. Le sujet a de quoi surprendre : l'histoire hoffmannienne d'un peintre, Conrad, amoureux de son modèle, une ballerine, Fiammetta, ce personnage principal qui ne chante pas... Une pièce dont le centre d'intérêt est un objet, une sonnette, de celles qui, dans les temps bourgeois, ornaient les comptoirs des hôtels. Ce "timbre d'argent" procure des monceaux d'or à qui l'actionne, mais provoque aussi la mort subite d'une personne proche... Un mauvais génie, Spiridion, lointain cousin de Méphisto, tire les ficelles de cette étrange affaire qui tient du pacte faustien. Mais, en fait, il ne se sera agi que d'un rêve cauchemardesque et notre peintre retrouvera le vrai sens de la vie et pourra épouser celle qui l'aime, Hélène. Pour ce sujet atypique Saint-Saëns a commis une œuvre qui l'est tout autant, pourvue d'une musique extrêmement mobile, qui s'orne de clins d'œil à bien de ses confrères. Selon la belle formule de François-Xavier Roth, c'est « une musique des goûts réunis ». L'orchestre en est le personnage principal dans sa fonction de narrateur. Il est fort coloré, à l'image de l'Ouverture qui débutée allègre, se teinte d'accents plus sombres, voire menaçants, pour terminer par là où tout avait commencé. Lyrique ou éclatante, théâtrale ou intime, la manière ne cesse d'étonner et charme par son constant renouvellement. Roth, qui visiblement aime cet idiome, tire de ses complices des Siècles des sonorités envoûtantes : fondu des cordes, magistrale courbe des bois, fièvre des percussions...



Edgaras Montvidas &  
Hélène Guilmette ©  
Pierre Grosbois

Pour sa première mise en scène d'opéra, Guillaume Vincent réussit ce tour de force de s'approprier une trame qui se réclame à la fois du spectaculaire et du fantastique, demande l'intime et l'espace, et ne fait pas mystère de flatter la convention. Il l'assume à fond, ne cherchant pas quelque prétexte à transposition ou autre relecture. Pour ce faire, il joue l'illustratif, imagine une scénographie très mobile, multiplie les changements à vue, manie avec dextérité la scène de genre, s'affranchit des contraintes, d'autant plus facilement que l'œuvre dépasse elle-même les codes du genre opératique : mélange de chant et de danse, surgissement d'un brin de magie, effets spéciaux. Il use aussi bien du rideau de scène que de la vidéo pour démultiplier l'espace : scène forestière, envahissement subaquatique – que Saint-Saëns introduit à l'opéra avant *L'Or du Rhin* ! Il crée le mouvement (un banquet tout en paillettes) et ose ce qui ailleurs serait proche du poncif : déploiement des chœurs côté public, ou cette constellation scintillante qui s'empare de toute la salle en un tournoiement enivrant, etc... Vincent veille à ce que la tension ne retombe jamais malgré quelques tunnels dans l'action. Le III<sup>ème</sup> acte restera à cet égard un moment d'anthologie. Ce n'est pas le bouillonnement d'un Thomas Jolly, mais cela y ressemble. La distribution est parfaitement achalandée. Dans le rôle de Conrad, exemple du ténor romantique avec son lot d'héroïsme et d'intense lyrisme, Edgaras Montvidas offre un parcours sans faute, d'autant plus méritoire que tout est ici exigeant : endurance, crédibilité, passion réfrénée. Dans celui d'Hélène, la pauvre aimante délaissée pour une danseuse, Hélène Guilmette offre un chant immaculé et une présence sereine. Leur duo au III<sup>ème</sup> acte, remarquablement traité dans sa simplicité, est pur bonheur. La palme de l'abattage vocal revient à Tassis Christoyannis qui possède à la fois la verve du baryton héroïque et le naturel diabolique du protéiforme Spiridion, et sait ne pas tomber dans le piège de la facilité. On citera encore les personnages de Bénédicte et de Rosa, contrepoints sympathiques d'une histoire sulfureuse, joliment campés par le ténor lyrique Yu Shao et la délicieuse soprano Jodie Devos. Le magnétisme émanant de la danseuse Raphaëlle Delaunay fait juste regretter que le rôle de l'énigmatique Fiammetta soit muet. Quant aux chœurs Accentus, ils n'ont rien à envier à un ensemble pratiquant habituellement le répertoire, si ce n'est un parfait naturel. Au final, une belle réussite, à la hauteur de la hardiesse du pari engagé.

Jean-Pierre Robert

## Un spectacle totalement décomplexé : *Viva la Mamma !*

**Gaetano DONIZETTI : *Viva la Mamma !* Drame giocoso en un acte. Livret du compositeur & de Domenico Gilardoni. Laurent Naouri, Patricia Ciofi, Charles Rice, Clara Meloni, Enea Scala, Pietro Di Bianco, Enric Martinez-Castignani, Katherine Aitken, Piotr Micinski, Dominique Benforti. Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Lyon, dir. Lorenzo Viotti. Mise en scène : Laurent Pelly. Opéra de Lyon.**



© Stoffleth

Ce n'est pas si souvent qu'on rit de bon cœur à l'opéra. Pour réagir aux travers d'un genre qui plus que tout autre renferme tant de chausse-trappes, de passion en coulisses et son lot de drames. La parodie de l'opéra, on la percevait déjà, légèrement féroce, dans *Le Directeur de théâtre* de Mozart. On la trouvera encore, plus dramatisée, dans *Ariane à Naxos* de Richard Strauss. Mais avec *Viva la Mamma !* (1831), Donizetti nous en offre peut-être la vraie quintessence burlesque. Une troupe s'essaie à mettre au point une répétition au cours de laquelle les égos se déchaînent, à commencer par celui de la prima donna, Daria, qui n'entend pas même se faire